

— Pourquoi ai-je écrit ce manuscrit ? Parce que, éprouvant le besoin de pleurer et de décharger ma conscience dans le sein d'un ami que je n'ai pas rencontré, j'ai trouvé un certain adoucissement à ma peine, en confiant toutes mes douleurs à un autre ami plus docile et non moins discret : le papier.

— Ma confession écrite était pour moi seul, et je l'aurais toujours conservée si j'eusse vécu. Bien résolu à forcer la mort à me saisir, j'avais pris mon manuscrit, et je me disposais à le livrer aux flammes lorsque je m'arrêtai brusquement, en me disant, qu'il contenait un enseignement qui pourrait être utile à d'autres.

— Cette pensée a suffi pour sauver le manuscrit. Que deviendra-t-il après moi ? Je l'ignore. Mais qu'il soit imprimé ou non, il importe peu ; il sera lu, et c'est une satisfaction pour moi, qui ai causé de si grands malheurs, de penser qu'il fera peut-être un peu de bien.

— Jeunes gens riches, dont la vie est facile et trop souvent désœuvrée, hélas ! c'est à vous que je m'adresse surtout ; à vous, qui avez une famille dont vous êtes l'espoir, qui avez une mère, une fiancée dont vous êtes aimés ! Ah ! défiez-vous de certaines femmes qu'un génie malfaisant place sur le chemin où vous passez ! Vous croyez voir un ange... prenez garde : c'est un démon !... Une âme noire, une pensée perfide se cachent dans une enveloppe gracieuse et charmante, sous des formes exquises. Je ne parle pas du cœur, il n'existe plus. La beauté de cette femme est funeste, et, je vous le répète : Prenez garde !

— Si la fatalité vous fait rencontrer une de ces charmeuses terribles, qui font du cœur de l'homme un fléau de leur vie une litière, défiez-vous, ne la regardez pas. Non, ne la regardez pas. Fermez les yeux, bouchez vos oreilles et fuyez avec terreur !... Craignez d'entendre sa voix de sirène, de voir son sourire plein de promesses trompeuses, et de sentir pénétrer en vous la flamme de son regard, qui brûle comme l'éclair, qui foudroie comme le tonnerre !

— Parmi ces créatures sans pitié, qui sont d'autant plus redoutables, qu'elles sont inconscientes du mal qu'elles font, et que Dieu fait passer comme un fléau à travers le monde, tremblez, tremblez surtout de rencontrer celle qu'on nomme Andréa !

— Comme autrefois on plaçait des drapeaux noirs au sommet des monuments des villes frappées par une épidémie, afin de prévenir et d'éloigner les voyageurs, je voudrais pouvoir écrire en lettres de feu, sur les portes de toutes les cités, et comme un épouvantail, ces mots :

ANDRÉA LA CHARMEUSE

Maurice cessa de lire.

— Dès maintenant, dit Jacques Sarrue, je devine une partie de l'histoire du marquis de Soubreuil.

— Pauvre jeune homme ! fit Georges Raynal, c'est une femme, c'est Andréa, qui a brisé sa vie, qui l'a tué !

— Oui, ajouta Maurice, qui l'a tué comme elle a tué les autres !

— Mais quelle est donc cette femme ! Où donc vit cette misérable créature ? demanda Georges.

— Mon cher ami, répondit Maurice, le manuscrit du marquis de Soubreuil va nous l'apprendre. Il tourna la première page, qu'il venait de lire et dit :

— Ecoutez !

Comme le manuscrit du marquis ne contenait pas un certain nombre de détails qui lui étaient inconnus, nous laissons les trois amis, Maurice lisant, les autres l'écoutant, et nous allons raconter nous-même aux lecteurs ce qu'à fait Suzanne Vernier depuis le jour où elle a quitté Marangue, jetant quelques-uns de ses effets au bord de la rivière, afin de faire croire aux crédules habitants de son pays qu'elle s'était noyée dans la Vrille.

Cette étrange et audacieuse jeune fille, qui rêvait toutes les splendeurs, avait résolument décidé que pour tout le monde, même pour elle, Suzanne Vernier cesserait d'exister à partir du jour où elle quitterait Marangue.

VIII

Avant même d'arriver à Paris, Suzanne Vernier avait dit au baron Henri de Manoïse :

— Demain, on trouvera les objets que j'ai épargnés au bord de la rivière, et les gens de Marangue croiront facilement que je me suis noyée, même quand, après avoir cherché dans l'eau, ils n'auront pas retrouvé mon cadavre.

— Ainsi que je vous l'ai dit, on ne doit plus entendre parler de Suzanne Vernier. Pour tout le monde et vous aussi elle est morte ; je veux que rien ne me rappelle le passé !

— Soit, mais il vous faut un nom ?

— J'y ai pensé et déjà je me le suis donné.

— Ce nom est ?

— ... Andréa. Comment le trouvez-vous ?

— Très bien. Seulement...

— Dites.

— Il faudrait y ajouter un nom de famille.

Un sourire intraduisible se posa sur les lèvres de la jeune fille.

— Je le trouverai plus tard, dit-elle avec un accent non moins singulier que son sourire.

Aussitôt arrivé à Paris, le baron conduisit Andréa chez elle, dans un grand appartement qu'il avait loué rue Pasquier, près de l'église de la Madeleine, et fait meubler magnifiquement.

Le jeune homme avait perdu son père depuis quelques années et s'était trouvé héritier, en même temps du titre de baron et de plus de cent mille francs de revenu.

Il lui avait donc été possible de faire admirablement les choses. Il avait la faculté d'entourer Andréa de tout le luxe qu'elle pouvait désirer, et de pourvoir largement à toutes ses dépenses, même si elle se montrait un peu prodigue.

Du reste, Henri de Manoïse n'avait aucun train

de maison à entretenir. Il vivait avec sa mère et sa sœur qu'il chérissait, et qui avaient eu jusqu'alors toute sa tendresse. D'une conduite très régulière, n'ayant encore connu aucune de ces passions ruineuses si fatales aux fils de famille, il dépensait peu, relativement, et, depuis la mort de son père, il avait fait forcément des économies : un demi-million qu'il pouvait livrer aux caprices d'Andréa, sans toucher à son patrimoine, indépendamment de trois à quatre mille francs qu'il voulait lui donner par mois, pour l'entretien de sa maison.

L'appartement se trouvait au deuxième étage, dans une de ces belles maisons du nouveau Paris, où l'on trouve tout le confortable, si recherché depuis que nous prenons les habitudes de bien-être de nos voisins les Anglais. Il y avait huit grandes fenêtres sur la rue avec un balcon, et cinq autres fenêtres sur une grande cour intérieure bien aérée.

Le premier soin d'Andréa fut de visiter sa demeure. Conduite par le baron, elle entra successivement dans toutes les pièces. Elle trouva tout très bien et à son goût. Elle trouvait particulièrement, parut l'enchanter. Elle était d'une fraîcheur et d'une coquetterie exquise. Tout y était resplendissant et dentelles. Enfin, le cadre était digne de sa splendissante beauté.

Pour l'ameublement et pour certains détails de décors et d'ornementation, Henri de Manoïse ne s'en était pas absolument rapporté aux idées et au goût du tapissier ; inspiré par son cœur, c'est-à-dire par son amour, il avait présidé à tout ; et dans le choix du mobilier comme dans celui des tapis et des étoffes des tentures, et pour l'arrangement général, homme du monde, élégant et distingué, il avait fait preuve d'un tact parfait, d'un goût délicieux.

— Êtes-vous satisfaite ? demanda-t-il à Andréa.

— Oui, répondit-elle. Je ne m'attendais pas à voir d'aussi belles choses. Je vous remercie.

— J'ai fait de mon mieux, reprit-il ; mais croyez-le, Andréa, je ne trouverai jamais que c'est assez. Elle fit un mouvement de tête, sourit et lui tendit la main.

Ils revinrent dans le boudoir qui séparait la chambre du grand salon. Le baron toucha le cordon d'une sonnette. Presque aussitôt une femme de chambre entra.

— Louise, dit le baron, veuillez faire voir à madame sa garde-robe.

Louise s'inclina.

— Si madame veut me suivre, dit-elle.

Andréa sortit avec sa femme de chambre. Elle reparut au bout d'un instant. Elle était ravie.

— Vous avez pensé à tout, dit-elle.

La suite au prochain numéro

Il y a dans la jalousie plus d'amour-propre que d'amour.

MAGASIN DE L'UNION



VENEZ

NOUS VOIR



OU ON ACHÈTE

LE VRAI CHAPEAU



COMPAREZ

NOS PRIX



De ce jour nous vendons nos chapeaux en pailles aux prix coûtants.

UNION

Le plus bel assortiment de chapeaux en feutre, (mou et dur)

SPECIALITÉ :

CHAPEAUX

EN

SOIE



AUTRE SPECIALITÉ :

CHAPEAUX

PULLOVER



No. 19, Rue Saint-Laurent, Montréal